

Maxime Rovere et la place de Dieu dans l'“Éthique” de Spinoza

[Maxime Rovere](#), propos recueillis par Frédéric Manzini publié le 21 septembre 2022 5 min

<https://www.philomag.com/articles/maxime-rovere-et-la-place-de-dieu-dans-lethique-de-spinoza>

Dans la partie finale de l'*Éthique*, Spinoza (1632-1677) livre ses ultimes enseignements sur la manière de vivre. L'occasion pour Maxime Rovere, spécialiste du philosophe, de faire une mise au point sur la place de la religion et du divin dans cette œuvre majeure.

Parce que la cinquième partie de l'*Éthique* est aussi la dernière, Spinoza y rassemble tout ce qu'il a développé précédemment – ses conceptions métaphysiques sur Dieu ou la nature, sur l'homme, sur les affects – en une conception cohérente de la vie et de la mort. Pour ce faire, dans les vingt premières propositions, il rassemble d'abord ce qu'il appelle des “*remèdes aux affects*”. Or son texte apporte une nouveauté dans la tradition de l'éthique rationaliste néerlandaise dont les auteurs, comme le célèbre Dirck V. Coornhert [*érudit humaniste, 1522-1590*], cherchent à définir comment bien vivre dans la vie terrestre sans s'appuyer sur la foi ni citer les textes sacrés. Loin de se passer de la référence à Dieu, Spinoza accomplit un geste très fort en introduisant Dieu – entendu comme un concept philosophique très abstrait, défini comme l'essence de l'existence – au cœur de notre vie terrestre. Selon lui, lorsqu'il est bien compris, ce concept suscite un affect particulier (“*l'amour pour Dieu*”) doté de propriétés exceptionnelles, qui, littéralement, changent la vie. En effet, Spinoza montre que c'est dans cette vie présente que l'on rencontre Dieu – sous la forme d'enchaînements nécessaires où l'on perçoit une puissance infinie – et que l'on trouve l'éternité, non pour la gagner après la mort, mais parce qu'on en fait l'expérience pendant la vie.

À partir de la proposition 21, la réflexion de Spinoza change d'angle pour interroger spécifiquement la notion de vie éternelle. Ce passage d'un questionnement à l'autre, que l'on repère quand les démonstrations ne citent plus les propositions précédentes, s'accompagne d'un changement de vocabulaire et de tradition de référence. Tant qu'il détaillait les remèdes aux affects, Spinoza était en dialogue avec Coornhert, Descartes, Hobbes, Sénèque, Épictète ; mais à partir du moment où il aborde la vie éternelle, il se tourne vers saint Paul, Maïmonide et surtout Gersonide. Son propos est alors d'utiliser un vocabulaire globalement religieux pour l'investir de concepts rationnels. Principalement, Spinoza se demande si la vie heureuse dont il vient de fournir la méthode est aussi la vie absolument bonne qui nous rend éternels. Sa réponse est que la vie promise comme éternelle consiste dans la conscience de l'éternité de la vie. Oui, c'est cette vie présente qui est la vie éternelle, car c'est déjà ici et maintenant que se trouve la béatitude. Accomplir l'éternité, c'est se vivre comme éternel, se vivre comme une variation dans l'existence de Dieu et considérer la vie comme divine par la nécessité avec laquelle les choses se produisent et sur laquelle on peut soi-même s'appuyer pour agir. Se vivre comme éternel, c'est donc rapporter tout ce qu'on fait à une nécessité absolue. C'est comprendre que ce qui arrive ne se produit pas par hasard, mais en vertu de l'enchaînement des causes au sein d'un être nécessaire et tout-puissant. Ainsi, ce que je fais pour changer les choses, je le fais justement parce que je suis une partie de cette puissance, et c'est parce

que le monde est nécessaire que je peux agir sur les choses pour les transformer, à la mesure de mes forces.

Or ce rapport à la nécessité est indépendant du temps, puisque ce qui est nécessaire se passera toujours, en tout temps et en tout lieu – comme lorsqu'on dit $2 + 2 = 4$; cette vérité est éternelle, elle ne tient aucun compte du temps. Voilà pourquoi l'éternité de Spinoza ne se trouve ni hors du temps ni dans le temps : elle désigne un certain rapport à l'action, *compte non tenu du temps*. Autrement dit, l'éternité consiste dans la dimension à la fois irrépressible et irréparable de l'existence, et la pleine compréhension de ce point a des effets très forts sur la manière dont on vit son expérience.

Dans ces conditions, que devient la "*liberté humaine*" qui donne son titre à cette cinquième partie ? Elle ne consiste pas à s'affranchir de toute "*servitude*", car il est impossible d'échapper au déterminisme. De même que l'éternité est étrangère au temps, la liberté ne se trouve ni hors de la servitude ni dans notre servitude à l'égard des causes ; elle consiste plutôt à se découvrir comme déterminant, comme l'une des déterminations du monde, investie d'une puissance causale, donc divine. Au lieu d'espérer sortir de la chaîne de l'esclavage, il s'agit de se tourner du bon côté : au lieu de se sentir agi et déterminé par les choses, on peut agir et déterminer d'autres choses à son tour. On peut voir dans cette liberté une façon de se tourner vers l'avenir, à ceci près que son enjeu est encore plus profond : elle atteint une pureté d'existence qui n'appartient pas au temps.

"Pour Spinoza, le fait que tout soit déterminé ne signifie pas qu'il faille tout accepter ou se résigner ; c'est au contraire une incitation à faire bouger les causes !"

Maxime Rovere

Au lieu de vivre sa vie comme une suite de contraintes, le sage jouit ainsi de la conviction que chaque expérience de son existence est pour lui une occasion de liberté, car toutes les situations – même les plus tristes, même les plus tragiques – ne font rien d'autre que lui découvrir à lui-même de nouvelles facettes de cette divine puissance d'agir. En ce sens, toute la philosophie de Spinoza nous incite à comprendre et à explorer les déterminismes. Le fait que tout soit déterminé ne signifie pas qu'il faille tout accepter ou se résigner ; c'est au contraire une incitation à faire bouger les causes ! Et si Spinoza trouve là son "*salut*" – sous-entendu, contre la mort –, c'est parce qu'il comprend que les hommes, mortels, ne sont *pas seulement* mortels, puisqu'ils sont des variations d'une puissance infinie. Dans cette compréhension, qui définit "*l'amour intellectuel de Dieu*", Spinoza trouve aussi sa "*béatitude*", définie comme un état non passager qui embrasse autant les joies que les tristesses. En ce sens, Spinoza n'est pas du tout l'apôtre de la joie ! Pourquoi ? Parce qu'il n'y a besoin d'aucune philosophie pour rechercher la joie et parce que personne n'évitera jamais de rencontrer la tristesse. Son *Éthique* nous oriente plutôt vers la béatitude où toute expérience, quelle qu'elle soit, se rapporte à la nécessité et à l'éternité, de sorte qu'on l'embrasse avec gratitude quand les choses tournent bien, avec patience lorsqu'elles tournent mal, sans craindre ni la mort ni la tristesse. »